

EDMOND  
ABOUT

# LE ROI DES MONTAGNES

**Un texte du domaine public.**

**Une édition libre.**

**BOOKELIS**

## Licence

Le texte suivant est une œuvre du domaine public édité sous la licence Creatives Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

[Lire la licence](#)

Cette œuvre est publiée sous la licence CC-BY-SA, ce qui signifie que vous pouvez légalement la copier, la redistribuer, l'envoyer à vos amis. Vous êtes d'ailleurs encouragés à le faire.

Vous devez attribuer l'œuvre aux différents auteurs, y compris à Bibebook.

## CHAPITRE I

### M. Hermann Scftultz

**L** 3 □□□□□□ de cette année, vers six heures du matin, j'marersospaéitsunias sans songer à mal, quand je vis entrer un grand jeune homme blond, imberbe, coiffé d'une casquette allemande

et paré de lunettes d'or. Un ample paletot de lasting flottait mélancoliquement autour de sa personne, comme une voile le long d'un mât lorsque le vent vient à tomber. Il ne portait pas de gants ; ses souliers de cuir écru reposaient sur de puissantes semelles, si larges que le pied était entouré d'un petit trottoir. Dans sa poche de côté, vers la région du cœur, une grande pipe de porcelaine se modelait en relief et dessinait vaguement son profil sous l'étoffe luisante. Je ne songeai pas même à demander à cet inconnu s'il avait fait ses études dans les universités d'Allemagne ; je déposai mon arrosoir, et je le saluai d'un beau : Guten Morgen.

« Monsieur, me dit-il en français, mais avec un accent déplorable, je m'appelle Hermann Schultz ; je viens de passer quelques mois en Grèce, et votre livre a voyagé partout avec moi. »

Cet exorde pénétra mon cœur d'une douce joie ; la voix de l'étranger me parut plus mélodieuse que la musique de Mozart, et je dirigeai vers ses lunettes d'or un regard étincelant de reconnaissance. Vous ne sauriez croire, ami lecteur, combien nous aimons ceux qui ont pris la peine de déchiffrer notre grimoire. Quant à moi, si j'ai jamais souhaité d'être riche, c'est pour assurer des rentes à tous ceux qui m'ont lu.

Je le pris par la main, cet excellent jeune homme. Je le fis asseoir sur le meilleur banc du jardin, car nous en avons deux. Il m'apprit qu'il était botaniste et qu'il avait une mission du Jardin des Plantes de Hambourg. Tout en complétant son herbier, il avait observé de son mieux le pays, les bêtes et les gens. Ses descriptions naïves, ses vues courtes mais justes, me rappelaient un peu la manière du bonhomme Hérodote. Il s'exprimait lourdement, mais avec une candeur qui imposait la confiance ; il appuyait sur ses paroles du ton d'un homme profondément convaincu. Il put me donner des nouvelles, sinon de toute la ville d'Athènes, au moins des principaux personnages que j'ai nommés dans mon livre. Dans le cours de la conversation, il énonça quelques idées générales qui me parurent d'autant plus judicieuses que je les avais développées avant lui. Au bout d'une heure d'entretien, nous étions intimes.

Je ne sais lequel de nous deux prononça le premier le mot de brigandage. Les voyageurs qui ont couru l'Italie parlent peinture. Ceux qui ont visité l'Angleterre parlent industrie : chaque pays a sa spécialité.

« Mon cher monsieur, demandai-je au précieux inconnu, avez-vous rencontré des brigands ? Est-il vrai, comme on l'a prétendu, qu'il y ait encore des brigands en Grèce ?

— Il n'est que trop vrai, répondit-il gravement. J'ai vécu quinze jours dans les mains du terrible Hadgi-Stavros, surnommé le Roi des montagnes ; j'en puis donc parler par expérience. Si vous êtes de loisir, et qu'un long récit ne vous fasse pas peur, je suis prêt à vous donner les détails de mon aventure. Vous en ferez ce qu'il vous plaira : un roman, une nouvelle, ou plutôt (car c'est de l'histoire) un chapitre additionnel pour ce petit livre où vous avez entassé de si curieuses vérités.

— Vous êtes vraiment trop bon, lui dis-je, et mes deux oreilles sont à vos ordres. Entrons dans mon cabinet de travail. Nous y aurons moins

arrivera jusqu'à nous. »

Il me suivit de fort bonne grâce, et tout en marchant il fredonnait en grec un chant populaire :

Un Clephte aux yeux noirs descend dans les  
/ plaines ;

Son fusil doré sonne à chaque pas ;

Il dit aux vautours : « Ne me quittez pas ;

Je vous servirai le pacha d'Athènes ! »

Il s'établit sur un divan, replia ses jambes sous lui, comme les conteurs arabes, ôta son paletot pour se mettre au frais, alluma sa pipe et commença le récit de son histoire. J'étais à mon bureau, et je sténographiais sous sa dictée.

J'ai toujours été sans défiance, surtout avec ceux qui me font des compliments. Toutefois l'aimable étranger me contait des choses si surprenantes, que je me demandai à plusieurs reprises s'il ne se moquait pas de moi. Mais sa parole était si assurée, ses yeux bleus m'envoyaient un regard si limpide, que mes éclairs de scepticisme s'éteignaient au même instant.

Il parla sans désespérer, jusqu'à midi et demi. S'il s'interrompit deux ou trois fois, ce fut pour rallumer sa pipe. Il fumait régulièrement, par bouffées égales, comme la cheminée d'une machine à vapeur. Chaque fois qu'il m'arrivait de lever les yeux sur lui, je le voyais tranquille et souriant au milieu d'un nuage, comme Jupiter au cinquième acte d'Amphitryon.

On vint nous annoncer que le déjeuner était servi. Hermann s'assit en face de moi, et les légers soupçons qui me trottaient par la tête ne tinrent pas devant son appétit. Je me disais qu'un bon estomac accompagne rarement une mauvaise conscience. Le jeune Allemand était trop bon convive pour être narrateur infidèle, et sa voracité me répondait de sa véracité. Frappé de cette idée, je confessai, en lui offrant des fraises, que j'avais douté un instant de sa bonne foi. Il me répondit par un sourire angélique.

Je passai la journée en tête-à-tête<sup>3</sup> avec mon nouvel ami, et je ne me plaignis pas de la lenteur du temps. À cinq heures du soir, il éteignit sa

« Au revoir !

— Non pas, reprit-il en secouant la tête : je pars aujourd'hui par le train de sept heures, et je n'ose espérer de vous revoir jamais.

— Laissez-moi votre adresse. Je n'ai pas encore renoncé aux plaisirs du voyage, et je passerai peut-être par Hambourg.

— Malheureusement, je ne sais pas moi-même où je planterai ma tente. L'Allemagne est vaste ; il n'est pas dit que je resterai citoyen de Hambourg.

— Mais, si je publie votre histoire, au moins faut-il que je puisse vous en envoyer un exemplaire !

— Ne prenez pas cette peine. Sitôt que le livre aura paru, il sera contrefait à Leipsig, chez Wolfgang Gerhard, et je le lirai. Adieu. »

Lui parti, je relus attentivement le récit qu'il m'avait dicté ; j'y trouvai

quelques détails invraisemblables, mais rien qui contredit formellement ce que j'avais vu et entendu pendant mon séjour en Grèce.

Cependant, au moment de donner le manuscrit à l'impression, un scrupule me retint : s'il s'était glissé quelques erreurs dans la narration d'Hermann ! En ma qualité d'éditeur, n'étais-je pas un peu responsable ? Publier sans contrôle l'histoire du Roi des montagnes, n'était-ce pas m'ex-poser aux réprimandes paternelles du Journal des Débats, aux démentis des gazetiers d'Athènes, et aux grossièretés du Spectateur de l'Orient ? Cette feuille clairvoyante a déjà inventé que j'étais bossu : fallait-il lui fournir une occasion de m'appeler aveugle ?

Dans ces perplexités, je pris le parti de faire deux copies du manuscrit.

J'envoyai la première à un homme digne de foi, un Grec d'Athènes, M. Patriotis Pseftis. Je le priai de me signaler, sans ménagement et avec une sincérité grecque, toutes les erreurs de mon jeune ami, et je lui promis d'imprimer sa réponse à la fin du volume.

En attendant, je livre à la curiosité publique le texte même du récit d'Hermann. Je n'y changerai pas un mot, je respecterai jusqu'aux plus énormes invraisemblances. Si je me faisais le correcteur du jeune Allemand, je deviendrais, par le fait, son collaborateur. Je me retire discrètement ; je lui cède la place et la parole ; mon épingle est hors du jeu : c'est

n

## CHAPITRE II

### Pftotini.

**V** □□□ □□ □□□□□, □ l'âge de mes habits, que je n'ai pas dix mille francs de rente. Mon père est un aubergiste ruiné par les chemins de fer. Il mange du pain dans les bonnes années, et des pommes de terre dans les mauvaises. Ajoutez que nous sommes six enfants, tous bien endentés. Le jour où j'obtins au concours une mission du Jardin des Plantes, il y eut fête dans la famille. Non seulement mon départ augmentait la pitance de chacun de mes frères, mais encore j'allais toucher deux cent cinquante francs par mois, plus, cinq cents francs, une fois payés, pour frais de voyage. C'était une fortune. Dès ce moment, on perdit l'habitude de m'appeler le docteur. On m'appela le marchand de bœufs, tant je paraissais riche ! Mes frères comptaient bien qu'on me nommerait professeur à l'université dès mon retour d'Athènes. Mon père avait une autre idée : il espérait que je reviendrais marié. En sa qualité d'aubergiste, il avait assisté à quelques romans, et il était convaincu que les belles aventures ne se rencontrent que sur les grands chemins. Il citait,



au moins trois fois par semaine, le mariage de la princesse Ypssoft et du lieutenant Reynauld. La princesse occupait l'appartement n° 1, avec ses deux femmes de chambre et son courrier, et elle donnait vingt florins par jour. Le lieutenant français était perché au 17, sous les toits, et il payait un florin et demi, nourriture comprise ; et cependant, après un mois de séjour dans l'hôtel, il était parti en chaise avec la dame russe. Or, pourquoi une princesse emmènerait-elle un lieutenant dans sa voiture, sinon pour l'épouser ? Mon pauvre père, avec ses yeux de père, me voyait plus beau et plus élégant que le lieutenant Reynauld ; il ne doutait point que je ne rencontraisse tôt ou tard la princesse qui devait nous enrichir. Si je ne la trouvais pas à table d'hôte, je la verrais en chemin de fer ; si les chemins de fer ne m'étaient pas propices, nous avions encore les bateaux à vapeur. Le soir de mon départ, on but une vieille bouteille de vin du Rhin, et le hasard voulut que la dernière goutte vînt tomber dans mon verre. L'excellent homme en pleura de joie : c'était un présage certain, et rien ne pouvait m'empêcher de me marier dans l'année. Je respectai ses illusions, et je me gardai de lui dire que les princesses ne voyageaient pas en troisième classe. Quant au gîte, mon budget me condamnait à choisir des auberges modestes, où les princesses ne logent pas. Le fait est que je débarquai au Pirée, sans avoir ébauché le plus petit roman.

L'armée d'occupation avait fait renchérir toutes choses dans Athènes. L'hôtel d'Angleterre, l'hôtel d'Orient, l'hôtel des Étrangers, étaient inabordable. Le chancelier de la légation de Prusse, à qui j'avais porté une lettre de recommandation, fut assez aimable pour me chercher un logement. Il me conduisit chez un pâtissier appelé Christodule, au coin de la rue d'Hermès et de la place du Palais. Je trouvai là le vivre et le couvert moyennant cent francs par mois. Christodule est un vieux pallicare, décoré de la croix de Fer, en mémoire de la guerre de l'Indépendance. Il est lieutenant de la phalange, et il touche sa solde derrière son comptoir. Il porte le costume national, le bonnet rouge à gland bleu, la veste d'argent, la jupe blanche et les guêtres dorées, pour vendre des glaces et des gâteaux. Sa femme, Maroula, est énorme, comme toutes les grecques de cinquante ans passés. Son mari l'a achetée quatre-vingts piastres, au plus fort de la guerre, dans un temps où ce sexe coûtait assez cher. Elle est née dans l'île d'Hydra, mais elle s'habille à la mode d'Athènes : veste

velours noir, jupe de couleur claire, un foulard natté dans les cheveux. Ni Christodule ni sa femme ne savent un mot d'allemand ; mais leur fils Dimitri, qui est domestique de place, et qui s'habille à la française, comprend et parle un peu tous les patois de l'Europe. Au demeurant, je n'avais pas besoin d'interprète. Sans avoir reçu le don des langues, je suis un poly- glotte assez distingué, et j'écorche le grec aussi couramment que l'anglais, l'italien et le français.

Mes hôtes étaient de braves gens ; il s'en rencontre plus de trois dans la ville. Ils me donnèrent une petite chambre blanchie à la chaux, une table de bois blanc, deux chaises de paille, un bon matelas bien mince, une couverture et des draps de coton. Un bois de lit est une superfluité dont les Grecs se privent aisément, et nous vivions à la grecque. Je déjeunais d'une tasse de salep, je dînais d'un plat de viande avec beaucoup d'olives et de poisson sec ; je soupais de légumes, de miel et de gâteaux. Les confitures n'étaient pas rares dans la maison, et, de temps en temps, j'évoquais le souvenir de mon pays, en me régaland d'un gigot d'agneau aux confitures. Inutile de vous dire que j'avais ma pipe, et que le tabac d'Athènes est meilleur que le vôtre. Ce qui contribua surtout à m'acclimater dans la maison de Christodule, c'est un petit vin de Santorin, qu'il allait chercher je ne sais où. Je ne suis pas gourmet, et l'éducation de mon palais a été malheureusement un peu négligée ; cependant, je crois pouvoir affirmer que ce vin-là serait apprécié à la table d'un roi : il est jaune comme l'or, transparent comme la topaze, éclatant comme le soleil, joyeux comme le sourire d'un enfant. Je crois le voir encore dans sa carafe au large ventre, au milieu de la toile cirée qui nous servait de nappe. Il éclairait la table, mon cher monsieur, et nous aurions pu souper sans autre lumière. Je n'en buvais jamais beaucoup, parce qu'il était capiteux ; et pourtant, à la fin du repas, je citais des vers d'Anacréon, et je découvrais des restes de beauté sur la face lunaire de la grosse Maroula.

Je mangeais en famille avec Christodule et les pensionnaires de la maison. Nous étions quatre internes et un externe. Le premier étage se divisait en quatre chambres, dont la meilleure était occupée par un archéologue français, M. Hippol<sup>8</sup>yte Mérimay. Si tous les français

ressemblaient à celui- là, vous feriez une assez piètre nation. C'était un petit monsieur de dix- huit à quarante-cinq ans, très roux, très doux,

de deux mains tièdes et moites qui ne lâchaient pas son interlocuteur. Ses deux passions dominantes étaient l'archéologie et la philanthropie : aussi était-il membre de plusieurs sociétés savantes et de plusieurs confréries bienfaisantes. Quoiqu'il fût grand apôtre de charité, et que ses parents lui eussent laissé un beau revenu, je ne me souviens pas de l'avoir vu donner un sou à un pauvre. Quant à ses connaissances en archéologie, tout me porte à croire qu'elles étaient plus sérieuses que son amour pour l'humanité. Il avait été couronné par je ne sais quelle académie de province, pour un mémoire sur le prix du papier au temps d'Orphée. Encouragé par ce premier succès, il avait fait le voyage de Grèce pour recueillir les matériaux d'un travail plus important : il ne s'agissait de rien moins que de déterminer la quantité d'huile consommée par la lampe de Démosthène pendant qu'il écrivait la seconde Philippique.

Mes deux autres voisins n'étaient pas si savants, à beaucoup près, et les choses d'autrefois ne les souciaient guère. Giacomo Fondi était un pauvre Maltais employé à je ne sais plus quel consulat ; il gagnait cent cinquante francs par mois à cacheter des lettres. Je m'imagine que tout autre emploi lui aurait mieux convenu. La nature, qui a peuplé l'île de Malte pour que l'Orient ne manquât jamais de portefaix, avait donné au pauvre Fondi les épaules, les bras et les mains de Milon de Crotonne : il était né pour manier la massue, et non pour brûler des bâtons de cire à cacheter. Il en usait cependant deux ou trois par jour : l'homme n'est pas maître de sa destinée. Cet insulaire déclassé ne rentrait dans son élément qu'à l'heure du repas ; il aidait Maroula à mettre la table, et vous devinez, sans que je le dise, qu'il apportait toujours la table à bras tendu. Il mangeait comme un capitaine de l'Iliade, et je n'oublierai jamais le craquement de ses larges mâchoires, la dilatation de ses narines, l'éclat de ses yeux, la blancheur de ses trente-deux dents, meules formidables dont il était le moulin. Je dois avouer que sa conversation m'a laissé peu de souvenirs : on trouve aisément la limite de son intelligence, mais on n'a jamais connu les bornes de son appétit. Christodule n'a rien gagné à l'héberger pendant quatre ans, quoiqu'il lui fit payer dix francs par mois pour supplément de nourriture. L'insatiable Maltais absorbait tous les jours, après dîner, un énorme plat de noisettes, qu'il cassait entre ses doigts par le simple rapprochement du pouce et de l'index. Christodule, ancien héros, mais

homme positif, suivait cet exercice avec un mélange d'admiration et d'effroi ; il tremblait pour son dessert, et cependant il était flatté de voir à sa table un si prodigieux casse-noisette. La figure de Giacomo n'aurait pas été déplacée dans une de ces boîtes à surprise, qui font tant de peur aux petits enfants. Il était plus blanc qu'un nègre ; mais c'est une question de nuance. Ses cheveux épais descendaient jusque sur les sourcils, comme une casquette. Par un contraste assez bizarre, ce Caliban avait le pied le plus mignon, la cheville la plus fine, la jambe la mieux prise et la plus élégante qu'on pût offrir à l'étude d'un statuaire ; mais ce sont des détails qui ne nous frappaient guère. Pour quiconque l'avait vu manger, sa personne commençait au niveau de la table ; le reste ne comptait plus.

Je ne parle que pour mémoire du petit William Lobster. C'était un ange de vingt ans, blond, rose et joufflu, mais un ange des États-Unis d'Amérique. La maison Lobster et Sons, de New-York, l'avait envoyé en Orient pour étudier le commerce d'exportation. Il travaillait dans la journée chez les frères Philip ; le soir, il lisait Emerson ; le matin, à l'heure étincelante où le soleil se lève, il allait à la prison de Socrate tirer le pissoir.

Le personnage le plus intéressant de notre colonie était sans contredit John Harris, l'oncle maternel du petit Lobster. La première fois que j'ai dîné avec cet étrange garçon, j'ai compris l'Amérique. John est né à Vandalia, dans l'Illinois. Il a respiré en naissant cet air du nouveau monde, si vivace, si pétillant et si jeune, qu'il porte à la tête comme le vin de Champagne, et qu'on se grise à le respirer. Je ne sais pas si la famille Harris est riche ou pauvre, si elle a mis son fils au collège ou si elle l'a laissé faire son éducation lui-même. Ce qui est certain, c'est qu'à vingt-sept ans il ne compte que sur soi, ne s'attend qu'à soi, ne s'étonne de rien, ne croit rien impossible, ne recule jamais, croit tout, espère tout, essaie de tout, triomphe de tout, se relève s'il tombe, recommence s'il échoue, ne s'arrête jamais, ne perd jamais courage, et va droit devant lui en sifflant sa chanson. Il a été cultivateur, maître d'école, homme de loi, journaliste, chercheur d'or, industriel, commerçant ; il a tout lu, tout vu, tout pratiqué et parcouru plus de la moitié du globe. Quand je fis sa connaissance, il commandait au  $1^{\text{er}}$   $P_0$  irée un aviso à vapeur, soixante hommes et quatre canons ; il traitait la question d'Orient dans la

Revue de Boston ; il faisait

des affaires avec une maison d'indigo à Calcutta, et il trouvait le temps de venir trois ou quatre fois par semaine dîner avec son neveu Lobster et avec nous.

Un seul trait, entre mille, vous peindra le caractère de Harris. En 1853, il était l'associé d'une maison de Philadelphie. Son neveu, qui avait alors dix-sept ans, va lui faire une visite. Il le trouve sur la place Washington, debout, les mains dans les poches, devant une maison qui brûle. William lui frappe sur l'épaule ; il se retourne.

« C'est toi ? dit-il. Bonjour, Bill ; tu arrives mal, mon enfant. Voici un incendie qui me ruine ; j'avais quarante mille dollars dans la maison ; nous ne sauverons pas une allumette.

— Que vas-tu faire ? demanda l'enfant atterré.

— Ce que je vais faire ? Il est onze heures, j'ai faim, il me reste un peu d'or dans mon gousset ; je vais t'offrir à déjeuner ! »

Harris est un des hommes les plus sveltes et les plus élégants que j'aie jamais rencontrés. Il a l'air mâle, le front haut, l'œil limpide et fier. Ces Américains ne sont jamais ni chétifs ni difformes, et savez-vous pourquoi ? C'est qu'ils n'étouffent pas dans les langes d'une civilisation étroite. Leur esprit et leur corps se développent à l'aise ; ils ont pour école le grand air, pour maître l'exercice, pour nourrice la liberté.

Je n'ai jamais pu faire grand cas de M. Mérimay ; j'examinais Giacomo Fondi avec la curiosité indifférente qu'on apporte dans une ménagerie d'animaux exotiques ; le petit Lobster m'inspirait un intérêt médiocre ; mais j'avais de l'amitié pour Harris. Sa figure ouverte, ses manières simples, sa rudesse qui n'excluait pas la douceur, son caractère emporté et cependant chevaleresque, les bizarreries de son humeur, la fougue de ses sentiments, tout cela m'attirait d'autant plus vivement que je ne suis ni fougueux ni passionné : nous aimons autour de nous ce que nous ne trouvons pas en nous. J'adore les Américains parce que je suis Allemand.

Pour ce qui est des Grecs, je les connaissais fort peu après quatre mois de séjour en Grèce. Rien n'est plus facile que de vivre dans Athènes sans

se frotter aux naturels du pays. Je n'allais pas au café, je ne lisais ni la Pandore, ni la Minerve, ni aucun journal du cru ; je ne fréquentais pas le



plus cruellement qu'un coup de poing : je vivais à la maison avec mes hôtes, mon herbier et John Harris. J'aurais pu me faire présenter au palais, grâce à mon passeport diplomatique et à mon titre officiel. J'avais remis ma carte chez le maître des cérémonies et chez la grande maîtresse, et je pouvais compter sur une invitation au premier bal de la cour. Je te- nais en réserve pour cette circonstance un bel habit rouge brodé d'argent que ma tante Rosenthaler m'avait apporté la veille de mon départ. C'était l'uniforme de feu son mari, préparateur d'histoire naturelle à l'Institut philomathique de Minden. Ma bonne tante, femme de grand sens, savait qu'un uniforme est bien reçu dans tout pays, surtout lorsqu'il est rouge. Mon frère aîné fit observer que j'étais plus grand que mon oncle, et que les manches de son habit n'arrivaient pas tout à fait au bout de mes bras ; mais papa répliqua vivement que la broderie d'argent éblouirait tout le monde, et que les princesses n'y regarderaient pas de si près.

Malheureusement la cour ne dansa pas de toute la saison. Les plaisirs de la vie furent la floraison des amandiers et des citronniers. On parlait vaguement, d'un grand bal pour le 15 mai ; c'était un bruit de ville, accré- dité par quelques journaux semi-officiels ; mais il n'y fallait pas compter. Mes études marchaient comme mes plaisirs, au petit pas. Je connaissais à fond le jardin botanique d'Athènes, qui n'est ni très beau ni très riche ; c'est un sac qu'on a bientôt vidé. Le jardin royal offrait plus de ressources : un Français intelligent y a rassemblé toutes les richesses végétales du pays, depuis les palmiers des îles jusqu'aux saxifrages du cap Sunium. J'ai passé là de bonnes journées au milieu des plantations de M. Bareaud. Le jardin n'est public qu'à certaines heures ; mais je parlais grec aux sentinelles, et pour l'amour du grec on me laissait entrer. M. Bareaud ne s'ennuyait pas avec moi ; il me promenait partout pour le plaisir de parler botanique et de parler français. En son absence, j'allais chercher un grand jardinier maigre, aux cheveux écarlates, et je le questionnais en allemand ; il est bon d'être polyglotte.

J'herborisais tous les jours un peu dans la campagne, mais jamais aussi loin que je l'aurais voulu : les brigands campaient autour d'Athènes. Je

ne suis pas poltron, et la suite de ce récit vous le prouvera, mais je tiens à la vie. C'est un présent que j'ai<sup>1</sup> reçu de mes parents ; je veux le conserver le plus longtemps possible, en souvenir de mon père et de ma mère. Au

mois d'avril 1856, il était dangereux de sortir de la ville ; il y avait même de l'imprudence à y demeurer. Je ne m'aventurais pas sur le versant du Lycabète sans penser à cette pauvre M<sup>me</sup> X... qui y fut dévalisée en plein midi. Les collines de Daphné me rappelaient la captivité de deux officiers français. Sur la route du Pirée, je songeais involontairement à cette bande de voleurs qui se promenait en six fiacres comme une noce, et qui fusillait les passants à travers les portières. Le chemin du Pentélique me rappelait l'arrestation de la duchesse de Plaisance ou l'histoire toute récente de Harris et de Lobster.

Ils revenaient de la promenade sur deux chevaux persans appartenant à Harris : ils tombent dans une embuscade. Deux brigands, le pistolet au poing, les arrêtent au milieu d'un pont. Ils regardent autour d'eux et voient à leurs pieds, dans le ravin, une douzaine de coquins armés jusqu'aux dents qui gardaient cinquante ou soixante prisonniers. Tout ce qui avait passé par là depuis le lever du soleil avait été dépouillé, puis garrotté, pour que personne ne courût donner l'alarme. Harris était sans armes comme son neveu. Il lui dit en anglais : « Jetons notre argent ; on ne se fait pas tuer pour vingt dollars. » Les brigands ramassent les écus sans quitter la bride des chevaux ; puis ils montrent le ravin et font signe qu'il y faut descendre. Pour le coup, Harris perd patience : il lui répugne d'être lié ; il n'est pas du bois dont on fait les fagots. Il jette un regard au petit Lobster, et au même instant, deux coups de poing parallèles s'abattent comme deux boulets ramés sur la tête des deux brigands. L'adversaire de William roule à la renverse en déchargeant son pistolet ; celui de Harris, lancé plus rudement, passe par-dessus le parapet et va tomber au milieu de ses camarades. Harris et Lobster étaient déjà loin, éventrant leurs montures à coup d'éperons. La bande se lève comme un seul homme et fait feu de toutes ses armes. Les chevaux sont tués, les cavaliers se dégagent, jouent des jambes et viennent avertir la gendarmerie, qui se mit en route le surlendemain de bon matin.

Notre excellent Christodule apprit avec un vrai chagrin la mort des deux chevaux ; mais il ne trouva pas une parole de blâme pour les meurtriers. « Que voulez-vous ? disait-il avec une charmante bonhomie : c'est leur état. » Tous les Grecs sont un peu de l'avis de notre hôte. Ce n'est pas que les brigands épargnent leurs compatriotes et réservent leurs ri-

gœurs pour les étrangers ; mais un Grec dépouillé par ses frères se dit, avec une certaine résignation, que son argent ne sort pas de la famille. La population se voit piller par les brigands comme une femme du peuple se sent battre par son mari, en admirant comme il frappe bien. Les moralistes indigènes se plaignent de tous les excès commis dans la campagne comme un père déplore les fredaines de son fils. On le gronde tout haut, on l'aime tout bas ; on serait bien fâché qu'il ressemblât au fils du voisin, qui n'a jamais fait parler de lui.

C'est un fait tellement vrai, qu'à l'époque de mon arrivée le héros d'Athènes était précisément le fléau de l'Attique. Dans les salons et dans les cafés, chez les barbiers où se réunit le petit peuple, chez les pharmaciens où s'assemble la bourgeoisie, dans les rues bourbeuses du bazar, au carrefour poudreux de la Belle-Grèce, au théâtre, à la musique du dimanche et sur la route de Patissia, on ne parlait que du grand Hadgi-Stavros, on ne jurait que par Hadgi-Stavros ; Hadgi-Stavros l'invincible, Hadgi-Stavros effroi des gendarmes ; Hadgi-Stavros le roi des montagnes ! On aurait pu faire (Dieu me pardonne !) les litanies d'Hadgi- Stavros.

Un dimanche que John Harris dînait avec nous, c'était peu de temps après son aventure, je mis le bon Christodule sur le chapitre d'Hadgi-Stavros. Notre hôte l'avait beaucoup fréquenté autrefois, pendant la guerre de l'indépendance, dans un temps où le brigandage était moins discuté qu'aujourd'hui.

Il vida son verre de vin de Santorin, lustra sa moustache grise et commença un long récit entrecoupé de quelques soupirs. Il nous apprit que Stavros était le fils d'un papas ou prêtre de l'île de Tino. Il naquit Dieu sait en quelle année : les Grecs du bon temps ne connaissent pas leur âge, car les registres de l'état civil sont une invention de la décadence. Son père, qui le destinait à l'Église, lui fit apprendre à lire. Vers l'âge de vingt ans, il fit le voyage de Jérusalem et ajouta à son nom le titre de Hadgi, qui veut dire pèlerin. Hadgi-Stavros, en rentrant au pays, fut pris par un pirate. Le vainqueur lui trouva des dispositions, et de prisonnier le fit matelot. C'est ainsi qu'il commença à guerroyer contre les navires turcs, et généralement contre tous ceux qui n'avaient pas de canons à bord. Au bout de quelques années<sup>14</sup> de service, il s'ennuya de travailler

pour les autres

et résolut de s'établir à son compte. Il n'avait ni bateau, ni argent pour en acheter un ; force lui fut d'exercer la piraterie à terre. Le soulèvement des Grecs contre la Turquie lui permit de pêcher en eau trouble. Il ne sut jamais bien exactement s'il était brigand ou insurgé, ni s'il commandait à des voleurs ou à des partisans. Sa haine pour les Turcs ne l'aveuglait pas à ce point qu'il passât près d'un village grec sans le voir et le fouiller. Tout argent lui était bon, qu'il vînt des amis ou des ennemis, du vol simple ou du glorieux pillage. Une si sage impartialité augmenta rapidement sa fortune. Les bergers accoururent sous son drapeau, lorsqu'on sut qu'il y avait gros à gagner avec lui : sa réputation lui fit une armée. Les puissances protectrices de l'insurrection eurent connaissance de ses exploits, mais non de ses économies ; en ce temps-là on voyait tout en beau. Lord Byron lui dédia une ode, les poètes et les rhéteurs de Paris le comparèrent à Épaminondas et même à ce pauvre Aristide. On broda pour lui des drappeaux au faubourg Saint-Germain ; on lui envoya des subsides. Il reçut de l'argent de France, il en reçut d'Angleterre et de Russie ; je ne voudrais pas jurer qu'il n'en a jamais reçu de Turquie : c'était un vrai palicane ! À la fin de la guerre, il se vit assiégé, avec les autres chefs, dans l'Acropole d'Athènes. Il logeait aux Propylées, entre Margaritis et Lygandas, et chacun d'eux gardait ses trésors au chevet de son lit. Par une belle nuit d'été, le toit tomba si adroitement qu'il écrasa tout le monde, excepté Hadgi-Stavros, qui fumait son narghilé au grand air. Il recueillit l'héritage de ses compagnons, et chacun pensa qu'il l'avait bien gagné. Mais un malheur qu'il ne prévoyait pas vint arrêter le cours de ses succès : la paix se fit. Hadgi-Stavros, retiré à la campagne avec son argent, assistait à un étrange spectacle. Les puissances qui avaient mis la Grèce en liberté essayaient de fonder un royaume. Des mots malsonnants venaient bourdonner autour des oreilles velues du vieux palicane ; on parlait de gouvernement, d'armée, d'ordre public. On le fit bien rire en lui annonçant que ses propriétés étaient comprises dans une sous-préfecture. Mais lorsque l'employé du fisc se présenta chez lui pour toucher les impôts de l'année, il devint sérieux. Il jeta le percepteur à la porte, non sans l'avoir soulagé de tout l'argent qu'il avait sur lui. La justice lui chercha querelle : il reprit le chemin des montagnes. Aussi bien, il s'ennuyait dans sa maison. Il comprenait jusqu'à un certain point qu'on eût un toit, mais à condition

de dormir dessus.

Ses anciens compagnons d'armes étaient dispersés par tout le royaume. L'État leur avait donné des terres ; ils les cultivaient en rechignant, et mangeaient du bout des dents le pain amer du travail. Lorsqu'ils apprirent que le chef était brouillé avec la loi, ils vendirent leurs champs et coururent le rejoindre. Quant à lui, il se contenta d'affermir ses biens : il a des qualités d'administrateur.

La paix et l'oisiveté l'avaient rendu malade. L'air des montagnes le ragaillardit si bien, qu'en 1840 il songea au mariage. Il avait assurément passé la cinquantaine, mais les hommes de cette trempe n'ont rien à démêler avec la vieillesse ; la mort même y regarde à deux fois avant de les entreprendre. Il épousa une riche héritière, d'une des meilleures familles de Laconie, et devint ainsi l'allié des plus grands personnages du royaume. Sa femme le suivit partout, lui donna une fille, prit les fièvres et mourut. Il éleva son enfant lui-même, avec des soins presque maternels. Lorsqu'il faisait sauter la petite sur ses genoux, les brigands ses compagnons lui disaient en riant : « Il ne te manque que du lait. »

L'amour paternel donna un nouveau ressort à son esprit. Pour amasser à sa fille une dot royale, il étudia la question d'argent, sur laquelle il avait eu des idées trop primitives. Au lieu d'entasser ses écus dans des coffres, il les plaça. Il apprit les tours et les détours de la spéculation ; il suivit le cours des fonds publics en Grèce et à l'étranger. On prétend même que, frappé des avantages de la commandite, il eut l'idée de mettre le brigandage en actions. Il a fait plusieurs voyages en Europe, sous la conduite d'un Grec de Marseille qui lui servait d'interprète. Pendant son séjour en Angleterre, il assista à une élection dans je ne sais quel bourg pourri du Yorkshire : ce beau spectacle lui inspira des réflexions profondes sur le gouvernement constitutionnel et ses profits. Il revint décidé à exploiter les institutions de sa patrie et à s'en faire un revenu. Il brûla bon nombre de villages pour le service de l'opposition ; il en détruisit quelques autres dans l'intérêt du parti conservateur. Lorsqu'on voulait renverser un ministère, on n'avait qu'à s'adresser à lui : il prouvait par des arguments irréfutables que la police était mal faite et qu'on n'obtiendrait un peu de sécurité qu'en changeant le cabinet. Mais en revanche il donna de rudes leçons aux ennemis de

Ses talents politiques se firent si bien connaître, que tous les partis le tenaient en haute estime. Ses conseils en matière d'élection étaient presque toujours suivis ; si bien que, contrairement au principe du gouvernement représentatif, qui veut qu'un seul député exprime la volonté de plusieurs hommes, il était représenté, lui seul, par une trentaine de députés. Un ministre intelligent, le célèbre Rhalettis, s'avisa qu'un homme qui touchait si souvent aux ressorts du gouvernement finirait peut-être par déranger la machine. Il entreprit de lui lier les mains par un fil d'or. Il lui donna rendez-vous à Carvati, entre l'Hymette et le Pentélique, dans la maison de campagne d'un consul étranger. Hadgi-Stavros y vint, sans escorte et sans armes. Le ministre et le brigand, qui se connaissaient de longue date, déjeunèrent ensemble comme deux vieux amis. Au dessert, Rhalettis lui offrit amnistie pleine et entière pour lui et les siens, un brevet de général de division, le titre de sénateur et dix mille hectares de forêts en toute propriété. Le palicare hésita quelque temps, et finit par répondre non.

— J'aurais peut-être accepté il y a vingt ans, dit-il, mais aujourd'hui je

suis trop vieux. Je ne peux pas, à mon âge, changer ma manière de vivre. La poussière d'Athènes ne me vaut rien ; je dormirais au sénat, et si tu me donnais des soldats à commander, je serais capable de décharger mes pistolets sur leurs uniformes, par la force de l'habitude. Retourne donc à tes affaires et laisse-moi vaquer aux miennes.

Rhalettis ne se tint pas pour battu. Il essaya d'éclairer le brigand sur l'infamie du métier qu'il exerçait. Hadgi-Stavros se mit à rire et lui dit avec une aimable cordialité :

— Compère ! le jour où nous écrivons nos péchés, lequel de nous deux aura la liste la plus longue ?

— Songe enfin, ajouta le ministre, que tu ne saurais échapper à ta destinée : tu mourras un jour ou l'autre de mort violente.

— Allah Kerim ! répondit-il en turc. Ni toi ni moi n'avons lu dans les étoiles. Mais j'ai du moins un avantage : c'est que mes ennemis portent un uniforme et je les reconnais de loin. Tu ne peux pas en dire autant des tiens. Adieu, frère.

Six mois après, le ministre mourut assassiné par ses ennemis politiques ; le brigand vit encore. 17

Notre hôte ne nous raconta pas tous les exploits de son héros : la jour-